

la route par son martyr. Sans autre arme qu'une lettre du pape Grégoire, qui le recommande comme l'envoyé de Dieu, il pénètre au milieu de ces hommes durs et féroces, abat en présence d'une multitude fanatique le chêne sacré de Geismar, les étonne par son audace et en baptise plusieurs milliers.

XIV. Mais par moments il était pris d'une sombre tristesse : en écoutant sa parole, ces barbares deviendront-ils meilleurs ? Les peuples chrétiens ne sont-ils pas plongés dans une corruption pire que la leur ? C'est par des vices honteux et inconnus des Saxons que l'Espagne, la Provence et la Bourgogne ont attiré la colère de Dieu et le glaive des Sarrasins ; Charles Martel est entouré d'évêques simoniaques et adultères ; Rome souffre encore le spectacle des danses païennes, et sa chère Angleterre elle-même vit sous un prince débauché. Son indignation éclate. A tous il cite la Saxe païenne, où le séducteur est pendu au-dessus du bûcher de la femme adultère. « Quand une nation méprise comme « Sodome les noces légitimes, il en naît une « race dégénérée, abjecte dans ses pen- « chants, lâche, parjure, détestée de Dieu « et des hommes. » Ainsi mettait-il le doigt sur la plaie du temps ; ainsi parlait-il à ses amis d'enfance ; et, non content d'écrire au pape, il allait lui-même à Rome faire entendre sa puissante voix et demander de nouvelles forces pour le salut de l'Église.

XV. En 738, il y vient pour la troisième fois, et avec lui une multitude de Francs, d'Anglais et de Bavares attachés à ses pas. Reçu avec honneur, il obtient non seulement le pouvoir d'établir des évêchés dans les pays nouvellement convertis, mais encore celui de réformer tout le clergé de France, et d'y rétablir partout la hiérarchie sacrée et la pureté des mœurs. Par lui le pape écrit à Charles Martel, qu'il nomme défenseur de l'Église et dont il réclame le secours en Italie contre les Lombards. Mais le vieux guerrier était fatigué de combats, peu religieux, mal entouré ; tandis que Boniface, fuyant cette cour ingrate, allait fonder huit évêchés en Bavière et en Thuringe, Charles mourait (741), laissant à des fils meilleurs que lui

la gloire de soutenir le saint-siège et de réformer le clergé.

XVI. Charles avait deux fils, Carloman et Pépin ; l'un fut roi de Germanie, l'autre roi de France. Tous deux vénéraient l'apôtre de l'Allemagne, et le premier soin de Carloman fut de le mettre sur le siège métropolitain de Mayence, longtemps souillé par un meurtrier. Puis il réunit deux conciles, où les prêtres débauchés furent dégradés, les évêques et les abbés proscrits réintégrés, et l'ancienne discipline rétablie. Évêques, prêtres et diacres promirent de faire revivre les saintes règles des Pères, de renoncer à l'habit laïque, à la compagnie des femmes, aux armes, aux chiens et aux faucons. Les abbés et les moines se soumirent tous à la règle de Saint-Benoit. Des peines sévères réprimèrent l'observation des augures, les sortilèges, les feux allumés pour les dieux, les sacrifices sur les tombeaux, et surtout l'adultère, l'inceste et tout ce qui portait atteinte à la sainteté du mariage. A son tour Pépin réunit à Soissons un concile inspiré du même esprit : les couvents suivront la règle, les évêques légitimes seront rétablis et les mariages observés. Si même deux époux esclaves ont été vendus séparément, qu'ils restent fidèles l'un à l'autre. Si un homme libre épouse une esclave, qu'il ne la quitte plus jamais. Le prisonnier, le fugitif, le banni lui-même doit rester fidèle à sa femme. Celui qui aura déshonoré un mariage ne pourra jamais se marier. Ainsi furent réparés, autant que possible, les abus que les guerres avaient introduits chez des peuples grossiers et faciles à corrompre ; à force de temps et d'exemples, les peuples comprirent et pratiquèrent une chasteté supérieure à celle des Saxons païens.

XVII. Tandis que les Francs arrivaient en quelque sorte à ce second degré de leur éducation, Boniface continuait son œuvre en Germanie. Pour la rendre durable, il fonde une de ces citadelles du travail et de l'apostolat, telles qu'avaient été Lérins et Saint-Gall. Avec la permission de Carloman, il défriche un coin de terre, au bord d'une rivière inconnue, et y installe quelques disciples venus

d'Angleterre, des Francs, des barbares convertis. Ce sera le grand cloître de Fulde. Non loin de là, il confie à une vierge poète, Lioba, l'abbaye de Bichofsheim, où les livres saints seront copiés, richement reliés et ornés de miniatures. Carloman lui-même est entraîné par le flot de cette piété renaissante. A l'exemple de saint Cloud, il renonce au trône. Il s'en va presque seul demander asile au Mont-Cassin, comme un criminel qui veut faire pénitence. Mis à la marmite et cuisinier maladroit, le prince reçut plus d'une réprimande, voire même des soufflets. Il ne disait mot ; mais à la fin un de ses Francs, outré de voir ainsi traiter son maître, prend un bâton et le venge. L'affaire fit du bruit, et le coupable avoua que le pauvre cuisinier était Carloman.

XVIII. Pépin restait seul maître de l'empire des Francs, mais digne de le posséder et de le défendre, redouté des Frisons et des Saxons, auxquels il imposa un tribut de deux cents chevaux ; des Lombards, qu'il menaçait du haut des Alpes. Quoique petit, d'où le nom de Pépin le Bref, il était plus fort que les géants de son armée ; d'un coup d'épée il abattait la tête d'un taureau ou d'un lion. Autour de lui combattaient encore les vieux soldats de Charles Martel et de Pépin d'Héristal, fiers d'obéir au fils de tant de héros : moines et évêques aimaient à retrouver en lui le fils, le neveu de tant de saints.

XIX. Pourtant sur lui pesaient encore la naissance, le fratricide et les spoliations sacrilèges de ce Charles Martel que l'on avait vu, disait-on, en enfer. Comme Rigobert sur les murs de Metz, plus d'un cœur honnête hésitait à se rendre, et se demandait si Dieu donnerait longtemps la victoire à cette famille. Pépin lui-même, comme son père, par un respect singulier pour les enfants de Clovis, n'osait prendre le titre de roi, bien que le temps parût venu d'accorder les noms avec les choses. Il sentait qu'à côté du droit du plus fort, qui courbe les têtes, régnait sur les cœurs un droit nouveau, un droit moral et sacré, venant de Dieu même. Clovis avait reçu la consécration de son pouvoir de Con-

stantinople, de cet empire romain, jadis dépositaire aux yeux des peuples de toute souveraineté légitime et défenseur de l'Église depuis Constantin. Mais Pépin ira-t-il encore mendier un lambeau de pourpre auprès de ces césars dégénérés, dont les agents ouvrent Marseille aux Sarrasins, persécutent les papes et fomentent les soulèvements des Lombards ? Ont-ils encore le pouvoir d'enchaîner les consciences, ces empereurs qui ont abdiqué non seulement la force militaire, mais encore la gloire de la science et des arts, qui tombent d'hérésie en hérésie pour finir par le schisme, et qui, fureur nouvelle et incroyable, proscrivent les tableaux et les statues, chassent les artistes et dépouillent les églises ? Pépin les laisse ; il s'adresse au successeur de Grégoire le Grand, au pape assiégé par les Lombards, mais bravement campé sur les ruines de la vieille Rome, et de là exerçant la plus grande, la seule autorité spirituelle. Il lui fait demander si celui qui porte l'épée ne doit pas porter la couronne. La réponse du pape tranche les derniers scrupules, et vingt-huit évêques de France, ayant à leur tête saint Boniface, sacrent Pépin, suivant le pieux usage des Anglo-Saxons (752).

XX. Le rôle de Boniface était fini. Il avait relevé la hiérarchie ecclésiastique et la hiérarchie de vertus qui en est la base. Il avait sacré une dynastie nouvelle. Mais l'ambition n'avait point troublé son cœur ; et le voilà qui revient aux premières amours de sa jeunesse, à la conversion des indomptables Frisons. Il remet à son disciple Lull la dignité d'archevêque et tous ses pouvoirs pour la direction des couvents ou la fondation des évêchés, et avec deux compagnons il vient courageusement dresser sa chaire et son autel dans les campagnes d'Utrecht. Un matin, une nuée de barbares armés de lances entourent l'autel ; Boniface refuse de se défendre et succombe en martyr. Leur rage assouvie, les meurtriers ne trouvèrent rien à piller et furent comme désarmés. De ce jour la Frise fut à demi chrétienne.

XXI. Quant à Pépin, son pouvoir allait recevoir une consécration encore plus solen-

nelle ; car le pape Étienne II en personne, menacé par les Lombards, abandonné de l'empereur d'Orient, passa les Alpes et vint demander asile et protection à ces Francs que saint Anastase, deux siècles auparavant, saluait déjà comme les successeurs des Romains. Reçu magnifiquement à l'abbaye de Saint-Denis, le souverain pontife sacra de nouveau Pépin et avec lui ses fils, voulant marquer que Dieu comptait sur sa famille entière. En échange de ces bienfaits, Pépin prend les armes, force le pas de Suse, disperse les Lombards, reprend sur eux la province de Ravenne, dont il fait donation solennelle au pape, et dépose sur le tombeau de saint Pierre les clefs des villes prises. Le roi des Lombards, surpris plutôt que vaincu, reprend les armes l'année suivante, et vient assiéger Rome. Pépin arrive à temps, et bientôt c'est Astolphe qui à son tour est cerné dans Pavie, réduit aux abois, forcé de payer un tribut, et de donner des otages, gages de la paix.

XXII. Vainement l'empereur grec envoie au conquérant de l'Italie des ambassadeurs, de magnifiques présents et des orgues, les premières arrivées en Occident. L'or et les flatteries ne peuvent toujours tenir lieu de l'épée. L'Italie restera à jamais indépendante de Constantinople. Le saint-siège y aura son territoire, acheté par le sang des Francs et garanti par leurs armes, séjour libre et paisible au milieu des vicissitudes ou des guerres de l'avenir. Asile des artistes grecs chassés par les iconoclastes, Rome devient plus que jamais le foyer de l'art, le refuge des madones byzantines, l'école du chant sacré ; c'est là que Pépin envoie demander des maîtres pour façonner l'oreille grossière de ses Francs, et pour établir dans ses églises le chant grégorien, qui, depuis Grégoire le Grand, se maintenait à l'école fameuse de Saint-Jean-de-Latran.

XXIII. En ce moment, fatigués de la domination musulmane, les chrétiens relevaient la tête, et, avec une poignée de braves, Alphonse le Catholique fondait le premier trône espagnol dans les montagnes des Asturies. Le Languedoc fit de même : Nîmes,

Maguelonne, Agde, Béziers, chassèrent les Sarrasins et appelèrent le roi Pépin pour prendre Narbonne. Longtemps les Francs campèrent au pied de ces fortes murailles que Charles Martel n'avait pu forcer ; enfin les habitants chrétiens se soulevèrent et leur ouvrirent les portes. Pépin devint maître de tout le pays, et jura de respecter les lois et franchises des anciens Goths.

XXIV. Non seulement l'ingrat fils d'Eudes, Hunald, n'était pas venu au secours des alliés qui, il aurait dû s'en souvenir, avaient sauvé son père, mais il se posait en ennemi, refusait les biens que les seigneurs et les couvents d'Austrasie possédaient en Aquitaine ; se disant du sang de Clovis, et traitant les Pépin d'usurpateurs, il s'alliait ouvertement aux Bavarois et aux Saxons. Il commandait les Basques ou Gascons, race à part, et toujours insoumise, la plus vieille de la Gaule. Vifs, dégagés, lestes à la course comme à la danse, ils aimaient, comme les Bretons, à ravager les bords de la Loire. A leur tête, pendant que les Allemands passent le Rhin, Hunald vient audacieusement brûler Chartres. Un de ses frères le trahit ; Hunald lui fait crever les yeux. Autun, Châlons sont la proie de ces brigands. Moins fougueux, mais plus disciplinés, les Francs les repoussent lentement, leur enlèvent Bourges et Clermont, et les délogent des montagnes d'Auvergne. Privés de cet abri, les Gascons n'essayaient plus de résister ; mais ils ne laissent derrière eux que des ruines : Poitiers, Limoges, Périgieux sont rasés. Les Francs achèvent de ravager ce malheureux pays, et, pour se venger, arrachent et brûlent les vignes, la richesse de l'Aquitaine. Le fils d'Hunald a péri ; lui-même est caché dans un couvent de l'île de Rhé, où il attend l'heure de la vengeance.

XXV. Pépin mort, Hunald reparait, et la guerre recommence. Mais Pépin laissait un fils grand de taille, grand de cœur, grand d'esprit, Charles le Grand, Charlemagne (768). La révolte de l'Aquitaine fut promptement étouffée (768), et Hunald, fugitif, emporta en Italie la terreur et la haine des Francs. Ses hôtes, les Lombards, avaient aussi cru le

moment favorable et violé les traités. Mais bientôt, du haut des murs de Pavie, le roi Didier vit accourir une armée plus nombreuse que jamais (774). Hunald était avec lui sur une tour pour lui désigner leur terrible ennemi. Des bataillons, venus de toutes les parties de l'empire, défilaient, et Didier de dire : « Charles est-il là ? — Pas encore, » répond Hunald. Et le nombre croissant toujours : « Certainement Charles est au milieu de cette multitude. — Pas encore. » Mais en ce moment sur la route s'élève un nuage de poussière ; et Charlemagne paraît avec un casque de fer, une cuirasse de fer, une lance de fer, un bouclier de fer, un visage et un bras de fer. « Voilà, dit Hunald, celui que tu cherches. » A sa vue, Didier sentit le cœur lui manquer. Hunald le relève, et, sachant qu'il n'y aura point de quartier pour lui, il dirige la défense. Pendant huit mois la ville résiste. Au bout de ce temps, plus de vivres ; Hunald parlait de se défendre encore ; il fut lapidé. La ville se rendit à la merci du vainqueur ; Didier, prisonnier, demanda à finir ses jours au monastère de Corbie près d'Amiens, et Charles prit sur sa tête la couronne de fer des Lombards, digne complément de son armure.

XXVI. Laisant son armée sous les murs de Pavie, il vint seul à Rome, qui accourut au-devant de ce sauveur. A trois milles de la ville l'attendaient les magistrats avec leur bannière, les corporations d'ouvriers, les enfants des écoles chantant des hymnes et portant des palmes. Descendu de cheval, Charles entra dans Rome à pied, marcha droit au Vatican, monta le grand escalier de Saint-Pierre en baisant chaque marche, et trouva au sommet le pape Adrien, qui n'embrassa pas sans émotion le jeune défenseur de l'Église, encore tout couvert de la poussière des champs de bataille, et qui, le prenant par la main, le conduisit au tombeau du prince des apôtres. Charles se complaisait dans le séjour de Rome, dans l'entretien de tant d'hommes savants et pieux, dans les souvenirs et les monuments du vieil empire romain, quand une révolte des Saxons le rappela dans le Nord.

XXVII. Répandus dans les plaines boisées de l'Elbe et du Weser, ces tribus indomptables ne cessaient de ravager les chrétientés naissantes établies par saint Boniface. Déjà, trois ans plus tôt, Charlemagne avait pénétré jusqu'au cœur de cette terre idolâtre, pris Éresburg, et renversé la célèbre idole d'Irmensul. Cette fois, avec une célérité digne de César, il réunit contre eux quatre armées, les surprind partout, passe le Weser et les force à se soumettre. Nouveau voyage en Italie, nouveau soulèvement des Saxons. Cette fois Charles bâtit des forteresses à Lippstadt et à Éresburg, et c'est sur le territoire ennemi, à Paderborn, qu'il convoque, au printemps suivant, les évêques et les seigneurs francs, les nobles et tout le peuple de Saxe. Les hommes libres, sous la conduite de leurs chefs, jurèrent obéissance et consentirent, s'ils violaient leurs serments, à perdre terres et liberté. Une grande multitude renonça aux idoles et demanda la robe blanche du baptême ; à leur tête des prêtres et des moines allèrent construire des églises dans les forêts purifiées. Charles crut la Saxe convertie.

XXVIII. En même temps il recevait les envoyés des Sarrasins d'Espagne, qui, divisés entre eux, réclamaient son secours. Si les Saxons étaient soumis, ils pouvaient voir que c'était au maître du monde. Partant pour de nouvelles conquêtes, il leur laissait l'ordre, la paix et tous les biens nouveaux de la science et des arts chrétiens. Mais les bienfaits d'un ennemi sont toujours amers. Pendant qu'il passe les Pyrénées et conquiert l'Espagne jusqu'à l'Èbre, un Saxon qui n'a point fléchi le genou devant lui, Witikind, sort de sa retraite de Danemark et parcourt secrètement les tribus. Aux uns il rappelle leurs aïeux morts pour la patrie, aux autres ces prêtres imprudents qui ont osé les menacer de la colère du roi. Le vieux sang saxon frémit et bouillonne. On attend avec anxiété des nouvelles de la guerre d'Espagne. Tout à coup un bruit circule : « Il est battu. Il est mort. Les Gascons l'ont surpris à Roncevaux, dans les gorges des Pyrénées, et ont écrasé son armée sous des quartiers de rochers roulés du haut des montagnes (778). »

Les guerriers aiguisent leurs longs couteaux ; les femmes entonnent des chants de guerre ; Witikind est à la tête d'une armée et envahit la Thuringe, brûlant les églises, rasant les forteresses. Les moines de Fulde furent épouvantés, emportant sur leurs épaules la châsse bien-aimée de leur père Boniface. Les missionnaires sont chassés ou mis à mort, les chrétiens persécutés.

XXIX. Ce n'était pas Charlemagne, c'était son neveu Roland qui avait péri dans les Pyrénées. Il arrive ce vainqueur irrité, dont les Saxons ont lassé la douceur et la patience. Ils sont déjà vaincus d'avance ; et, après une seule bataille, Witikind s'enfuit en Danemark. Quatre mille cinq cents coupables furent livrés comme parjures, auteurs de la révolte, assassins des prêtres, pillards des villes. Ils furent jugés et décapités en un jour. Ainsi semblaient se confirmer toutes les menaces de Witikind. La haine contre Charlemagne et ses prêtres, qui ne faisaient qu'un aux yeux des peuples, ne connut plus de bornes. Comme la Gaule sous César, la Saxe se souleva dans un suprême effort, et recommença une guerre sans quartier. Surpris par des forces supérieures, les Francs reculèrent jusqu'au Mein, qu'ils passèrent sur la trace d'une biche, au gué de Francfort. Charlemagne réunit de nouvelles troupes, répara la honte de cet échec, et passa deux années à parcourir le pays, à fouiller les bois, à brûler villages et récoltes. Chose alors inouïe, les Francs passèrent un hiver en pays ennemi. Tout était détruit, hors ce qui ne se détruit pas, la liberté de mourir pour son pays.

XXX. Witikind était encore debout, en armes, bravant toute la puissance de Charlemagne. Un miracle le convertit. Le jour de Pâques, il s'était introduit dans le camp des Francs, en habit de mendiant. Un prêtre y disait la messe ; au moment où il élevait l'hostie consacrée, le Saxon y vit la figure d'un enfant d'une beauté angélique. De ce jour il fut chrétien, accepta la paix, jura de ne plus prendre les armes, et resta fidèle à sa parole. Ce n'était pas à Charlemagne, c'était à Dieu qu'il rendait son épée : traitant avec le grand roi presque d'égal à égal, il

conserva le titre de duc des Saxons, en attendant que ses descendants devinssent eux-mêmes rois et empereurs. Privée de son chef, la Saxe parut se soumettre. Charles fit savoir à tous les fidèles que les Saxons indomptables avaient été amenés au baptême ; que, par amour pour Dieu, il les rendait à leur antique liberté, à condition qu'ils devinssent ses sujets. C'est pourquoi, réduisant le pays en provinces, suivant l'ancienne coutume des Romains, il y établissait huit évêchés, confiés presque tous à des Anglo-Saxons, disciples de saint Boniface.

XXXI. Charlemagne sentait bien que l'Évangile seul apprivoiserait ces tribus farouches ; mais, illusion commune aux conquérants, il voulut devancer l'apostolat de la parole par celui du glaive. Il ne se contenta plus de protéger les missionnaires : la peine de mort est prononcée contre quiconque refusera le baptême, brûlera les morts au lieu de les enterrer, ou méprisera la loi du carême. Witikind réclame ; il ne répond plus de ses compatriotes ; les moines anglo-saxons et le pape lui-même prêchent la clémence : si les Saxons ne connaissent l'Église que par les dîmes et par les supplices, ils auront horreur du baptême. Mais les rigueurs continuent, arrêtent les conversions et amènent d'autres rigueurs. La révolte recommença plus terrible et dura cinq ans. Il fallut déporter en France le tiers de la population, établir d'autres peuples dans les terres dévastées, bâtir les ponts fortifiés et les châteaux de Hall, de Magdebourg, de Hambourg ; en un mot, recommencer les horreurs de César contre les Éburons. Au bout de ce temps la paix régna, mais achetée par des flots de sang ; et une foule de fugitifs, maudissant les Francs, se retirèrent dans les marais de la Frise ou passèrent l'Eyder pour se cacher en Danemark ; tristes nécessités de la conquête militaire.

XXXII. La conquête des âmes ne se fait qu'à la sueur du front des missionnaires ; à eux maintenant de cicatriser ces plaies saignantes, de consoler les vieux jours de Witikind, réduit à l'inaction par son serment, et de former un nouveau peuple saxon, digne

de reprendre son indépendance et de servir la cause de la civilisation. Un jeune otage, élevé en France à l'abbaye de Corbie, y prit le goût de la vie religieuse, et revint fonder la Nouvelle-Corbie, au bord du Weser. Non loin de là s'éleva pour les vierges saxonnes l'abbaye de Gandersheim, citadelle plus solide que les forts de Charlemagne. Un autre fils de barbare, saint Luidger, évêque de Munster en Westphalie, offrait à Charlemagne d'aller porter l'Évangile aux païens du Danemark ; mais le grand roi ne comprit pas ce trait de génie et préféra le retenir dans ses États.

XXXIII. Pendant ces vingt-cinq années de guerre, Charles avait passé trois fois les Alpes, deux fois les Pyrénées, plus actif et plus rapide que les plus grands conquérants. L'Italie entière était soumise, et l'empire des Lombards avait duré moins longtemps que celui des Goths. Les Sarrasins étaient à jamais chassés de France et tenus en haleine jusque sur l'Èbre. A l'est seulement la guerre était interminable contre ces peuples qui se renouvelaient sans cesse du fond de l'Orient. Derrière les Saxons venaient maintenant, au milieu des Slaves qu'ils tyrannisaient, les Avars, fils des Huns, établis sur le Danube, et de là remontant ou descendant pour piller la Bavière ou l'empire grec, entassant d'immenses trésors dans leurs forteresses sauvages. Charles pénétra jusque chez eux et les châtia. Il fit huit campagnes sur le Danube, et força enfin ce camp circulaire, entouré d'immenses remparts, où gisaient les dépouilles du monde. Il rendit aux églises les vases sacrés qui avaient servi aux orgies d'Attila ; le reste fut distribué aux Francs.

XXXIV. Pour être plus à la portée de l'ennemi, Charlemagne venait de transporter son séjour à Aix-la-Chapelle, plus au nord que les rois d'Austrasie ; non loin du Rhin comme Trèves, et sur l'emplacement de vieux bains romains. Trèves lui envoya le reste de ses marbres, Ravenne des colonnes et des statues, Rome des mosaïques, la Grèce des architectes, des peintres et des sculpteurs. L'art antique semblait renaître pour embellir sa capitale, où le voyageur voit encore de-

bout les deux tours de son palais et la sombre coupole de sa cathédrale. Travailleur infatigable, il passait une partie de ses nuits à l'étude, et stimulait de ses reproches les fils des nobles, qu'il menaçait de remplacer par des enfants plus studieux. A la tête de l'école du palais, il avait appelé l'illustre Alcuin, archevêque d'York, le plus savant et le plus spirituel de cette docte Angleterre, si célèbre alors. Il l'avait rencontré sur la route de Rome, et ils s'étaient aimés. Pour le suivre, Alcuin avait tout quitté. Instruit dans les sept arts libéraux et plein d'amour pour la science, il dirigeait sur toutes choses les discussions naïves des jeunes gens de la cour, corrigeait ou traduisait des livres, et avait peine à répondre aux étrangers qui se disputaient à sa porte, jusqu'à ce que, chargé de science et d'années, il allât se retirer à Saint-Martin de Tours. A côté de ce docteur de la jeune Angleterre, l'Irlande, déjà vieille, avait fourni des poètes, qui mettaient en vers latins les hauts faits des Francs. L'Italie avait aussi payé son tribut. Dans chacun de ses voyages, Charles avait ramené des maîtres de grammaire ou de calcul et des chantres fameux ; parmi le butin de Pavie, il avait trouvé Pierre de Pise, littérateur et grammairien, et le diacre Paul, professeur de grec pour les clercs et les princesses. Ainsi, des quatre coins du monde il avait appelé des hommes célèbres pour relever l'édifice de la sagesse ; et, mal content de ses efforts, il demandait à Dieu douze docteurs comme saint Jérôme et comme saint Augustin.

XXXV. C'est dans sa résidence favorite du Nord qu'il tenait ses assemblées de mai, réunissant ses guerriers, ses évêques, leur communiquant les lois qu'il avait préparées dans ses assemblées intimes d'automne, rendant compte des tournées de ses inspecteurs, gourmandant les uns, encourageant les autres, et annonçant les projets de conquêtes de l'année. Toujours prêt à la guerre, il prenait sa peau de loup et sa trompe d'ivoire, partait pour la chasse, délassément des braves, y menait ses grands tout couverts d'or et de soie, et se riait de leurs belles étoffes, que la moindre pluie gâtait. A son retour, il re-